

////// GUDRUNS SORG (*la Déesse de Gudrun*). Ballade en six parties de PETER HEISE.

Cette ballade, chantée en première audition (en France) par Mlle Engel Lund, qui en fut une excellente interprète, est une des compositions les plus importantes et les plus connues du compositeur Danois Peter Heise. L'œuvre de ce contemporain de Niels Gade, qui est un des principaux représentants de cette époque, comprend surtout des *Lieder* et quelques *Ballades*. En outre, il est l'auteur de deux opéras : *la Fille du Pacha* (1869) et *Roi et Maréchal* (1878). La ballade *Gudruns Sorg* est composée sur un fragment d'une légende de l'Edda. C'est le récit de la déesse de Gudrun qui se désole de la mort de Sigurd, son époux, sans pouvoir le pleurer. En vain, son entourage a essayé de l'émouvoir. Enfin, on lui montre le corps du défunt ; en revoyant le visage de son bien-aimé, Gudrun s'attendrit : elle peut pleurer. Mais en même temps, elle menace ses frères, qui ont causé la mort de Sigurd, d'un châtement qui les privera du bénéfice de leur crime. Les différents épisodes sont introduits par des espèces de récitatifs. Au commencement de la pièce, la voix expose un thème, basé sur la quinte descendante, qui doit symboliser, si j'ai bien compris, la douleur de Gudrun. A la fin du dernier épisode, ce thème réapparaît dans la partie de piano, tandis que la voix déclame les paroles de menace sur la dominante et monte ensuite à la tonique où les deux parties se rencontrent. Je crois que l'étude comparée du texte littéraire et de la musique révélerait beaucoup d'effets expressifs de ce genre, bien qu'il semble que le compositeur ait voulu traduire l'atmosphère de la ballade plutôt qu'insister sur les détails. Et à ce point de vue, on ne peut nier qu'elle ne soit évocatrice et suggestive.

A. FEHR.

////// SYMPHONIE CLASSIQUE, de SERGE PROKOFIEFF. (Colonne).

Il y a du plaisir à parler d'elle. Même si l'audition n'en était pas aussi sûrement la première que le programme l'annonçait, il faut en dire quelques mots. *Sinfonietta* plutôt que symphonie, par la brièveté des mouvements qui ne laisse pas place au rigoureux agencement classique. Suite d'orchestre même, plutôt, mais quand il s'agit d'une œuvre qui dénote une si vaste culture, il est permis de penser que si le mot *classique* est pris pour désigner l'époque du pastiche, afin de permettre à l'intelligence tardive d'évoquer plus sûrement que par la musique le nom d'Haydn, le mot *symphonie* au contraire est là dans son sens antique et complet, celui de pièce d'orchestre, antérieur à la cristallisation du genre dans le moule haydnien. Qu'importe ! mais qu'il y a là d'esprit, de malice et, mieux encore, d'éclatante vie. Ainsi donc, le pastiche, suivant l'artiste qui le traite, peut être un procédé que rien ne racornit ; il a le moyen d'être aussi vivant que son modèle. Copiant de celui-ci les formes, on le croirait, et surtout jusqu'à l'âme, il peut être original et franc. Et que dites-vous, dans cet orchestre de pureté candide et de lumière, de ces quelques glissades de jazz, mais si furtives, mais si discrètes, que plus d'un ne les aura pas aperçues ? En retournant par goût, par dilection d'esprit, au passé limité d'une mode éphémère, on peut prendre la liberté de ne pas abdiquer rien du passé intermédiaire, encore moins du présent, et de réserver la fenêtre sur le futur. Œuvre heureuse, ravissante, juvénile, et la mieux faite pour nous faire voir l'avenir de la musique en rose. Je ne dirai pas pourquoï.